

Extrait de : **Le Jour ou j'ai voté Chirac**
de **Laurent Bénégui**
aux éditions **Juliard**

Il semblait impossible que les élections ne tournent pas à l'avantage de Jacques Chirac. De même, certains ciels d'été paraissent ne jamais devoir être assombris. Mais il suffit de courts instants pour que des nuages gonflent à l'horizon et que chacun s'enfuit sous un bombardement de gouttes chaudes. Les gens se déplaçaient pour voter, certes, mais pour qui ? Si le candidat populiste avait réussi à motiver son camp, il n'y aurait ni grondement du ciel ni rideau d'acier sur la lumière du jour, aucun vent frais humide annonciateur de l'orage. Pas de signe avant coureur, rien avant vingt heures, lorsque les journaux télévisés allaient proclamer les résultats. Je sentis un frisson me parcourir. Qu'avaient dit et répété les journalistes au long des deux semaines qui venaient de s'écouler ?

- On ne l'avait pas vu venir.

Et si demain matin, tous se réveillaient avec une fonte sur le sommet du crâne en grommelant :

- Ca non plus, on ne l'avait pas vu venir...

Cela ne valait-il pas la peine de mener un tout petit combat ? Glisser une feuille de papier dans une enveloppe, puis la dite enveloppe dans une urne en plexiglas ? Un combat de deux minutes ?

Je m'aperçus que je dévisageais chaque passant, que j'examinais chaque silhouette au loin, espérant inconsciemment repérer dans ces corps en transit celui de ma mystérieuse visiteuse. Mais c'était peine perdue. Je le savais. Je ne étais plus très loin de l'échoppe tenue par Monsieur Aïssa, l'épicier tunisien, auprès de qui j'avais pris l'habitude de m'approvisionner. Cette fois je m'y rendais avec appréhension. Il était le seul ouvert le Dimanche, sinon ma lâcheté m'eut conduit au Franprix. Comment lui, qui me servait si obligeamment depuis des années, qui ajoutait systématiquement une clémentine après avoir pesé le sachet d'un kilo, pouvait-il me considérer ? Le délit de sale gueule fonctionnait merveilleusement bien à rebours. Rien ne différenciait ma face de celle de l'électeur de Jean-Marie Le

Pen, résolu à botter le cul de tous les Monsieur Aïssa de France. Peut-être ressentais-je simplement, et pour la première fois, d'une manière non théorisée, non investie d'une idéologie complaisante, la réalité de ce que lui et les siens vivaient au cœur de notre ville.

J'arrivais en vue du store fané, sous lequel il se tenait, droit et fier, comme à son habitude, les bras croisés, attendant le client.

Il m'aperçut et son visage s'éclaira d'un grand sourire. Il décroisa les bras et se tourna dans ma direction. Je ressentis immédiatement la bienveillance émaner de son être. Bien sûr, Monsieur Aïssa avait trop souffert du délit de sale gueule pour en commettre. Il l'avait subi mille fois, dans le métro, en prenant un ticket de cinéma, en accompagnant sa fille à l'école, en brûlant un feu rouge, cela lui évitait de tomber dans le panneau. Pour un peu, je lui aurais fait la bise.

- Mr Aïssa, bonjour !
- Bonjour, Mr Laurent !

J'arrêtais ma radio, mais le son continua de me parvenir. Je réalisais qu'il avait placé un transistor à côté de la balance et qu'il écoutait la même fréquence que moi.

... A Boulogne Billancourt, il y a trois fois plus de monde que la semaine dernière... des panneaux lumineux, installés par la mairie, affichent le taux de participation... Celui-ci à 13 heures trente, vient de franchir devant mes yeux le cap symbolique des quarante pour cent... Les badauds, amassés sur la place, applaudissent les électeurs qui entrent dans le bureau de vote, comme au festival de Cannes on salue les vedettes à leur arrivée sur le tapis rouge...

- Alors ça y est ? Fit Monsieur Aïssa, avec un clin d'œil complice.
- Pardon ?..
- Vous y êtes allé ? Vous lui avez fait comprendre que les français valaient mieux que ça ?

Je ne savais trop quoi répondre. Je le trouvais plutôt gentil avec les français. J'examinais, songeur, le magnifique étal de kiwis. A moins que j'optât pour les ananas. Je redressais la tête et lui adressais un immense sourire.

- Un jour, si on a le droit de vote, vous verrez... reprit-

il, en serrant le poing.

Nous parlions la même langue. Il me désigna les kiwis. J'abondais dans son sens.

- Vous rendez vous compte ? fit-il, en emplissant un sachet des petits fruits bruns. Depuis vingt-cinq ans je travaille ici... je paye mes impôts ici... ma fille va à l'école ici...

Il se tut un instant, il cherchait à accumuler d'autres preuves.

- Ma femme est abonnée à Marie-Claire... et moi je suis membre du club de tarot... Alors, qui est le plus français, moi ou ceux qui votent pour ce fou ?
- Ben...
- Vous avez lu les journaux étrangers ?
- Non...
- Quelle image de la France... la la la... Mais tous ces types qui ne votent pas... ils ont quoi dans la tête ?

Je déglutis difficilement. J'allais lui demander s'il lui restait du gryère en tranches, lorsque j'entendis un cri. Je dressais la tête.

- Au voleur !!!

Au milieu du carrefour voisin, une femme, agrippée à l'anse de son sac à mains, était balancée comme une brindille entre deux hommes qui tentaient de lui arracher.

- Lâchez-moi ! Mon sac ! A l'aide !!!

Je bondis sur l'occasion qui m'était donnée de rehausser l'image de la France.

- Pas encore, Mr Aïssa... je.. je n'ai pas eu le temps d'aller voter... mentis-je, en m'avançant lentement en direction du trio en bataille.

Soudain, la femme tomba à la renverse. Ses deux agresseurs avaient enfin réussi à lui faire lâcher prise. Ils détalèrent.

- Arrêtez les ! Au secours !

Ils couraient dans ma direction. Presque à mon insu, je mis à trotter vers eux. Comme ils regardaient par dessus leurs épaules, pour voir si leur victime se relevait, j'en profitais pour accélérer tandis que Monsieur Aïssa reculait prudemment dans l'entrée de sa boutique.

Il est une question à laquelle chacun a envie de connaître la réponse, dès lors que lui sont narrés les exploits de tel

sergent ayant à lui seul réduit une batterie ennemie au silence, ou de tel prêtre plongeant du sommet d'une falaise pour sauver un enfant de l'océan démonté, ou bien encore de tel pompier gravissant les escaliers d'un immeuble ravagé par un incendie : à quoi pensent les héros au moment où ils se déterminent à agir ? A partir de ma propre expérience, je pouvais désormais apporter un élément de réponse : à rien.

Je me précipitais vers mon destin, incarné par deux malfaiteurs sans scrupules, dans une ville dont on nous rabâchait depuis plusieurs semaines qu'elle connaissait des statistiques déplorables en matière de criminalité, mon cerveau aussi peu traversé d'idées, que le désert du Sahara par les lignes du TGV.

J'étais à moins d'une dizaine de mètres d'eux, lorsqu'ils se retournèrent et fixèrent à nouveau droit devant eux. Et que virent-ils ? Moi, qui fonçais, l'air pas commode.

A la vitesse où nous nous déplaçons, nous allions nous trouver à portée de gifle dans moins d'une seconde.

Un pêle-mêle d'impressions fugaces s'inscrivit dans mon esprit : la femme ne se relevait pas, elle était probablement blessée, les types devaient être armés, si je m'en sortais Monsieur Aïssa me rajouterait bien un kiwi dans le sac, le plus grand avait vingt ans, il était blanc, les cheveux mi-longs, des Nike au pied, et venait de bifurquer entre deux voitures pour regagner la chaussée, l'autre, plus âgé, lui ressemblait, pouvant être son frère, habillé moins sport, les oreilles décollées, serrant le sac de la femme contre sa poitrine, et me lançant des yeux de fous. Je ne pouvais même plus stopper mon élan, il était trop tard.

Le type avec le sac voulut imiter son complice. Il obliqua brusquement sur sa gauche, en direction de la chaussée.

Je lançais mon pied en avant.

Pur réflexe.

La douleur sur la face antérieure de ma jambe rayonna dans tout mon corps. Je vis le pied droit du type, resté à la traîne au moment où il bondissait, comme planté dans mon tibia. Il manqua un temps à mon adversaire pour se rétablir, et il

partit, croché en vol plané, s'écraser contre le capot arrière d'une voiture en stationnement.

Je me pliais en deux, en hurlant, et j'aperçus le sac à mains et son contenu jonchant le caniveau dans lequel s'écoulait un mince filet d'eau. En relevant le regard, je croisais celui de l'autre. L'homme se tenait le ventre, il avait le nez en sang et avait laissé l'empreinte de son visage dans le métal de la voiture. Il se redressa en dodelinant de la tête, puis il répondit à l'appel de son frangin qui avait pris de la distance.

Il repartit en courant, abandonnant son butin, que je m'empressais de ramasser dans la bordure du trottoir. Porte-monnaie, rouge à lèvres, carte de crédit, trousseau de clefs, je remettais le tout en vrac dans le sac, et me hâtais en boitant vers la femme qui venait enfin de se redresser.

Elle paraissait furieuse, plissant et dépliant frénétiquement sa jupe. Ce fut tout juste si elle m'adressa un regard lorsque je lui rendis son sac.

- Mais c'est tout mouillé, fit-elle, à moitié aimable.
- Il était tombé dans le caniveau... répondis-je, benêt.
- Les petits merdeux ! Les salopards !
- Ca va... fis-je en reprenant mon souffle. Je crois qu'ils ne vous ont rien pris.
- Les raclures ! Si j'avais été un homme ça ne se serait pas passé comme ça...
- Justement, je l'ai récupéré, voilà...

Pour la première fois, elle sembla m'apercevoir.

- Oui, pardon, me fit-elle.

Je lui souris, malgré la douleur qui irradiait dans toute ma jambe. J'excusais bien volontiers son trouble. Elle se mit à fouiller. J'imaginai qu'elle vérifiait qu'il ne lui manquait rien d'important, mais elle saisit son porte-monnaie, l'ouvrit et en tira une pièce de deux euros, qu'elle me tendit.

- Pour vous remercier.

Elle imagina, en voyant mon visage stupéfait, que la somme n'était pas suffisante.

- Bon ben ça va, vous n'avez pas fait grand chose, tout de même... le ramasser dans le caniveau, j'aurais pu le faire moi même, insista-t-elle, en me mettant la pièce dans la main.

Impossible de trouver une réponse. Je me retournais et aperçus Monsieur Aïssa qui nous observait depuis sa

boutique. Je lui adressais un signe discret, comme quoi tout allait bien.

- Y en a marre de ces noirs et de ces arabes, marmonna la femme en essuyant sa carte de crédit avec un mouchoir en papier.

Un instant, je crus qu'elle voulait parler de Monsieur Aïssa, mais elle précisa :

- Ils m'ont attaqué par derrière, ils étaient trop lâches pour arriver par devant, trop froussards... Ils se seraient pris une bonne giclée de ça !

Elle sortit de son sac un mini pulvérisateur de gaz lacrymogène, qu'elle inspecta méticuleusement sous toutes les faces.

- Je pense que vous vous trompez, madame...
- Écoutez, je suis quand même bien placée pour savoir qu'ils m'ont attaqué par derrière, non ? m'interrompit-elle, en rangeant son arme.
- Non, pas ça... ça j'ai pas vu... je veux dire... ce n'étaient ni des noirs ni des arabes...
- Si.

Je restais interdit. Je lui accordais encore le bénéfice du traumatisme.

- Ah, non je vous assure, je les ai vu de près, fis-je, en me massant le tibia.
- Si, un noir et un arabe.
- Mais pas du tout.
- Pourquoi vous les défendez ? me lança-t-elle hargneuse.
- Mais je ne défends pas ou n'attaque pas quelqu'un, au prétexte que j'identifie la couleur de sa peau... répondis je.
- Si, c'est un faux témoignage, et vous les défendez... Le noir était très noir, le plus grand... et l'autre avec les oreilles décollées, était manifestement arabe...

Je notais que tout en parlant, elle avait resserré son sac contre elle, dans un geste de méfiance. Elle me transperçait avec de petits yeux noirs et méchants. Je vis venir le moment, où elle allait m'accuser de complicité et me pulvériser du lacrymo.

- Non, rétorquais-je, il y en avait bien un qui avait les oreilles décollées, mais il était aussi rose que vous et moi...
- Si vous êtes daltonien, répliqua-t-elle, ce n'est pas de

ma faute... de toutes façons, ils n'en n'ont plus pour très longtemps... heureusement que nous, les français pouvons nous exprimer...

- Et ?

Elle brandit sa carte d'électeur, qui était à essorer, et me désigna le coup de tampon, encore lisible sur le papier détrempe. Il indiquait la date du jour : 5 mai 2002.

- Je reviens de voter Monsieur, et je n'étais pas la seule... nous avons fait ce qu'il fallait... D'ailleurs je me demande s'ils ne m'ont pas agressé pour m'empêcher d'y aller... sauf que c'était trop tard... rien ne les sauvera... hop, tous dans des charters ! Ah ils veulent voir du pays et bien on va les faire voyager...

Puis elle sortit un autre bout de papier chiffonné de son sac, tout humide aussi. Elle le déplia avec précautions, c'était un bulletin de vote en faveur de Jacques Chirac.

- Ce n'est pas celui-là, que j'ai mis dans l'urne, vous comprenez ? Alors maintenant, le nettoyage de la France est en marche et ce ne sont pas des gens comme vous qui pourrez l'empêcher...

- Ah oui ! Et ils sont comment, les gens comme moi ? demandais-je, plus qu'agacé.

- Arrogants, dominateurs, en général juifs et franc-maçons, les lobbies sont arrivés au terme de leur influence...

- N'importe quoi... je ne suis ni...

Je ne poursuivis pas. J'en avais assez d'avoir à me justifier d'être ou de ne pas être, d'appartenir ou de ne pas appartenir, de croire ou de ne pas croire. Je ne savais plus qui j'avais le plus envie de gifler, elle ou moi.

- Si vous l'êtes ! Ca se voit à votre nez ! Se mit-elle à vociférer. On vous a donné un territoire en 48, vous n'avez qu'à y rester, vous aussi, au lieu de venir nous tondre la laine sur le dos !

- Ah !

C'en était trop. D'un mouvement brusque, j'attrapais l'anse de son sac et tirais dessus d'un grand coup.

- Au secours ! A l'aide ! se mit-elle à brailler.

Elle essaya de se saisir de son spray de lacrymogène, et je lui arrachais à temps. Elle me griffa méchamment le dessus des mains. Je pensais aussitôt que j'allais contracter le tétanos et la peste. Elle avait une force incroyable, je la

repoussais et je finis d'un ultime effort, par la dessaisir de son sac. Je reculais rapidement, avant qu'elle n'ait réalisé.

J'entrevis dans le mouvement, Monsieur Aïssa qui se tenait toujours à la devanture de sa boutique. Il n'avait visiblement rien perdu de la scène. Je tentais une mimique explicative, mais à cette distance, il fut probable qu'il n'en perçut pas toute la symbolique. A ses yeux, exorbités, j'étais à mon tour en train de voler le sac à mains de cette vieille bique.

Je jetais un œil inquiet des deux côtés de la rue, au cas où un sauveur dans mon genre, serait en train de prendre son élan pour me tomber sur le râble. C'était dégagé.

Arrivé le long du caniveau, je me penchais vers la bouche du tout à l'égout, par laquelle s'écoulaient les eaux usées, et j'y balançais le sac d'un grand geste libérateur.

- Ah ! Voilà !! Espèce de sorcière ! Ah ! Ah ! Vas-y, plonge pour le récupérer ! Et vlan !

J'étais déchaîné, je sautais sur place, j'étais à deux doigts de me lancer dans une danse sioux. Le spectacle de l'incrédulité qui ravageait maintenant le visage de cette femme, me plongeait dans l'allégresse la plus totale. Elle m'avait subitement libéré. Je la fixais, tout en sentant une énergie nouvelle circuler en moi. J'avais envie de prendre mon portable et d'appeler tous mes amis. Je venais de commettre un incroyable geste de résistance. Mon héroïsme n'était pas d'avoir empêché les deux truands de lui piquer son sac, mais bel et bien d'avoir précipité celui-ci au fond des égouts parisiens. Que les rats lui grignotent le cuir, que les dorures se couvrent de vert de gris, que le lacrymo pourrisse dans la fange, que sa carte grise, son permis de conduire et sa carte nationale d'identité soient grignotés par les asticots !

Je me tournais vers Monsieur Aïssa. Il se tenait les bras ballants, stupéfié. Je lui adressai un grand coucou et lui lançai :

- A tout à l'heure ! Je repasserai pour les kiwis ! Je vais voter !

Je pris mes jambes à mon cou et détalais dans l'autre sens. J'imaginai ce qui allait lui arriver s'il voulait à son tour apporter de l'aide à la sorcière. Je préférais ne pas me retourner, et rapidement, l'angle de la rue me masqua à leurs yeux.

Je courais à présent à petites foulées en direction du bureau de vote. Je devais achever sans délai la tâche entreprise en confiant aux rats la garde des biens matériels de cette mégère. A présent, mon vote devait annuler le sien. Il ne s'agissait plus d'un combat entre Jacques Chirac et Jean-Marie Le Pen, dont clairement je n'avais pas envie d'être un quarante millionième d'arbitre, mais d'un mano à mano entre elle et moi.

L'expression de sa haine avait réussi à faire émerger en moi, le sentiment du devoir.

Le coup reçu dans le tibia avait ressuscité une envie de combattre.

Son égoïsme forcené avait effacé le mien d'un coup d'éponge. Son étroitesse de vue, avait fait office de verre correcteur.

J'allais voter avec allégresse car je goûtais enfin la bonne nouvelle qu'avait constitué le message téléphonique de Vanina. L'accablement causé par son irruption dans mon tête à tête avec la belle inconnue cédait la place à un immense sentiment de soulagement. Cette magnifique jeune femme était venue chez moi et en était repartie, assurée que j'étais un monstre, mais tant pis. Je me persuadais qu'elle n'était qu'un fantôme, que je n'avais en vérité pas la moindre chance de la séduire. La réalité, elle, était autre. J'avais failli entretenir un lien jusqu'à la fin de ma vie avec cette cinglée de Vanina. Le conflit est la pire des attaches, mais on ne peut nier qu'il nous agrège parfois mieux que l'amour. Je n'étais pas fier d'avoir insisté pour que s'interrompe la promesse de vie consécutive à nos échanges de fluides, cependant elle m'ouvrait de nouveaux horizons. L'avenir de mes enfants existait dorénavant. D'autres, conçus avec une, ou d'autres femmes. Ayant une chance de s'épanouir dans la joie, et pas dans la douleur. Les commandos anti-avortement pourront toujours s'enchaîner au pied des tables d'opération, ils n'influeront jamais le choix intime de ceux qui privilégient le bonheur.

Mes pieds étaient sabots de gazelle bondissant dans la savane, mes mains, ailes du faucon battant l'air tiède, mon souffle, celui du dauphin lancé tel une torpille.

L'espérance débordait subitement de moi comme le champagne de la coupe.

Je fêtais ça en réinsérant mes oreillettes.

L'homme qui revient de loin ! Pendant ce septennat, Jacques Chirac aura parfois d'avantage fait la une des journaux à cause des « affaires » que pour des raisons politiques... depuis 1995, de la cassette Mery aux billets d'avion payés en liquide, en passant par les frégates de Taïwan... la presse a détaillé jour après jour la progression des enquêtes des juges sur les HLM de Paris ou les emplois fictifs de l'hôtel de ville...mais le juge Eric Halphen va buter sur un os : Jacques Chirac refuse de se rendre à sa convocation, considérant que la constitution ne lui en donne pas le droit...Les « guignols » auront forcé le trait, en croquant le président en « Supermenteur », la gauche aura pilonné en dénonçant un président au dessus des lois...son image aura souffert, mais rien ne l'aura empêché d'être présent au second tour...

Je ne ressentais plus la faim. J'avais dix-huit ans. Je courais aux urnes comme j'avais cavale en Mai 1981. J'étais membre actif d'un mouvement national d'enthousiasme. Tout pouvait naître d'un élan républicain qui allait transpercer les dogmes et les certitudes. Même si c'était pour voter pour lui, je fonçais honorer mon devoir de citoyen.

